



ANDRÉ CARPENTIER

MENDIANT DE L'INFINI

récit

Extrait de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

MENDIANT
DE L'INFINI

DU MÊME AUTEUR

Axel et Nicholas, suivi de *Mémoires d'Axel*, roman, Éditions du Jour, 1973.

L'aigle volera à travers le soleil, roman, Hurtubise HMH, 1978 ; Bibliothèque québécoise, 1989.

Rue Saint-Denis, nouvelles, Hurtubise HMH, 1978 ; Bibliothèque québécoise, 1988.

Du pain des oiseaux, nouvelles, VLB éditeur, 1982.

Journal de mille jours. Carnets 1983-1986, journal, XYZ éditeur/Guérin éditeur, 1988.

De ma blessure atteint et autres détresses, nouvelles, XYZ éditeur, 1990.

Carnet sur la fin possible d'un monde, nouvelles, XYZ éditeur, 1992.

Gésu Retard, roman, Boréal, 1999.

André Carpentier

M E N D I A N T
D E L ' I N F I N I

Fragments nomades

récit

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada
ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC
pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme
de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec.

© 2002 Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Carpentier, André

Mendiant de l'infini : fragments nomades

ISBN 2-7646-0156-5

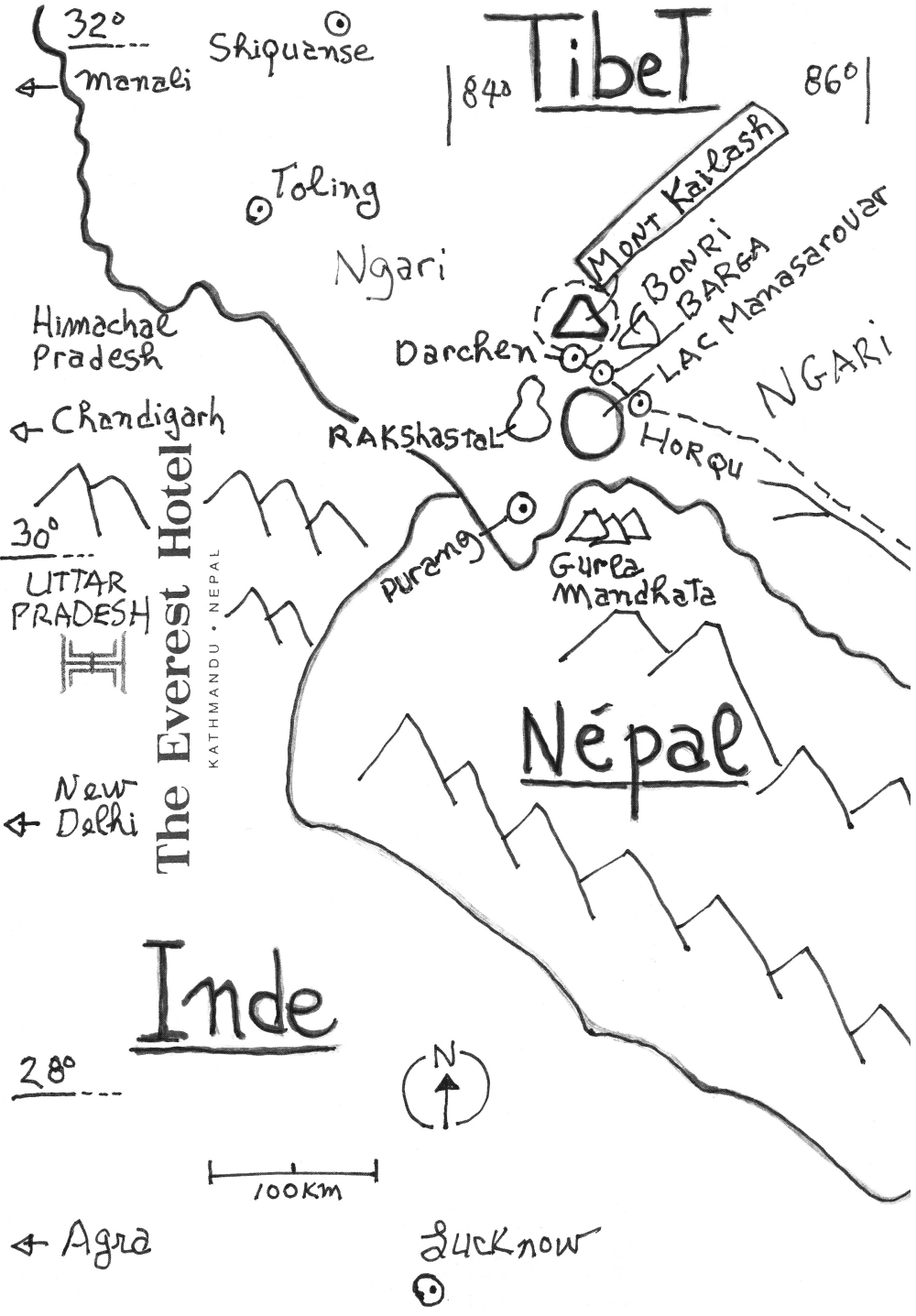
I. Titre.

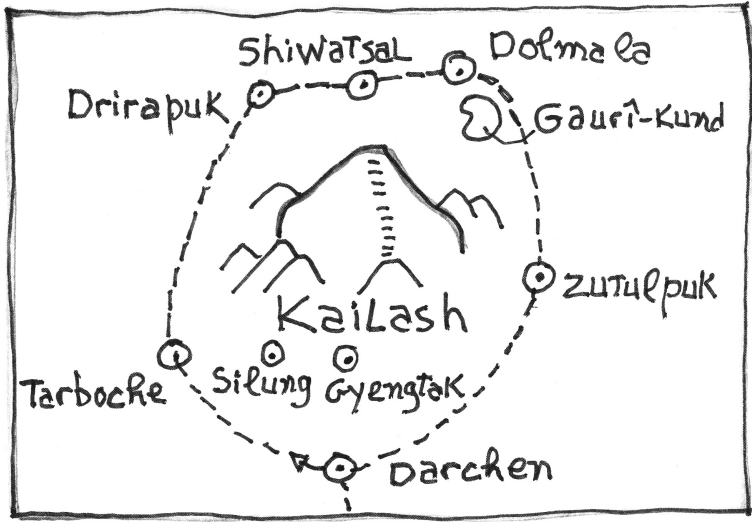
PS8555.A761M46	2002	C843'.54	C2002-940021-X
PS9555.A761M46	2002		
PQ3919.2.C37M46	2002		

*À tous ceux du voyage, visiteurs et visités.
« Puissent-ils être heureux! Qu'ils le soient... »*

*Me voici au bord de l'espace à la fleur reclose
Comme un mendiant de l'infini*

VICTOR SEGALEN, *Thibet*





P.O. Box: 659, NEW BANESWOR, KATHMANDU, NEPAL, TEL: 488100 (Hunting line), 488099/122/123/125/131/132/210
 FAX: 977-1-496288, 488130, 496510 (Sales), 496511 (Reservations)
 E-mail: admin@everesthotel.com.np Internet: www.everesthotel.com.np

COME TO THE EVEREST • WE LOOK AFTER BETTER

Prologues

Premier prologue

L'état de partance

La partance n'est en aucune façon une manière d'arriver au mouvement par la pensée, c'est une manière d'être.

ALAIN BORER, « L'ère de Colomb
et l'ère d'Armstrong »

Un jour de l'an 2000, comme tant d'autres avant moi, et d'ailleurs avec d'autres, je suis parti, comme Maître Eckhart, sur le chemin sans chemin, là où, en principe, on se perd et se récupère. J'avais de grandes poches et un carnet dans chacune d'elles. Je me retrouvais de nouveau en Orient, « la patrie et la jeunesse de l'âme », comme dit quelque part Hermann Hesse, cette fois plus précisément au Tibet, dit le Toit du monde, le pays, avec

l'Inde, où l'on croise le plus de chercheurs d'absolu au kilomètre carré.

Le Tibet, que les Tibétains appellent Bhö (prononcer «*beu*»), ou Bod, ou Bhöt — Bhotā, en sanskrit —, fut isolé durant un millénaire par ses attributs géographiques et ses aléas politiques; cet isolement amplifia le mystère autour d'une civilisation originale, d'esprit et de sagesse bouddhistes, qui, en raison de ce mystère même, fascina des générations de voyageurs.

Je me retrouvais donc au Tibet, c'est-à-dire dans cette Asie du Nord, couverte de montagnes et d'étendues step-piques, et plus précisément au Tibet occidental, sur le haut plateau du Ngari¹, qui demeura un trou noir de la cartographie mondiale jusqu'à la fin du XIX^e siècle, un chaos de caillasse, de sable et de moraine, «*un vaste, stérile et terrible désert*», écrivait en 1715 le jésuite Ippolito Desideri, balayé par les vents, la poussière et le froid; haut plateau peuplé de nomades, la plupart des pasteurs qui transhumèrent leurs troupeaux de yaks, de mouflons et de chèvres et qui ne possèdent rien de ce qui, de toute manière, ne se possède pas; haut plateau, aussi, bordé de montagnes, dont la chaîne himalayenne, au sud, la plus jeune chaîne de la planète, qui compose une barrière de roc et de glace aux dimensions surhumaines (Himalaya, en sanskrit,

1. Le lecteur trouvera, en fin d'ouvrage, un glossaire donnant l'explication de certains mots en usage dans les cultures tibétaine et bouddhiste et qui figurent dans ces «*fragments nomades*». Ces mots n'ont pas été mis en relief par des caractères italiques afin de ne pas surcharger la présentation du texte.

signifie « demeure de la neige »), barrière tout en beautés, mystères et dangers, inhospitalière et quasi infranchissable; on comprend que les dieux s'y soient retirés à demeure pour assurer leur tranquillité.

Sur ce plateau de 4 500 mètres d'altitude et plus, c'est-à-dire à peu près l'équivalent du sommet du mont Blanc, dans un éloignement décuplé par l'absence de moyens modernes de transport, avions ou trains, se trouvent : le lac Manasarovar et le mont Kailash, qui forment un des ensembles géographiques les plus sacrés de la planète. Le mont Kailash est en effet sacré pour les croyants de quatre grandes religions : les hindous, les jaïns, qui le nomment Ashatapada, les bön-po, pratiquants d'une tradition chamanique prébouddhique, qui le nomment mont Tisé (la montagne Âme) et les bouddhistes tibétains, qui le surnomment le Kang Rimpoche (« le précieux joyaux des neiges »). Car le territoire tibétain renferme des croisements de cultures où il y a toujours plusieurs façons de nommer les choses.

Dans chacune de ces religions, on considère le Kailash soit comme le point d'atterrissage d'un fondateur légendaire tombé du ciel, soit comme le lieu de prédication d'un prophète déterminant, soit comme le siège du paradis d'un dieu majeur du panthéon. Un territoire de croisements de cultures, disais-je, oui, mais où il y a aussi toujours d'innombrables façons d'interpréter les choses.

En tout, deux milliards de croyants pour qui le Kailash est non seulement éminemment sacré, mais constitue également le mythique mont Meru (ou Sumeru), centre éso-térique de la planète, selon une tradition sumérienne, axe

symbolique du monde et point cosmique où tout commence et s'achève. Le Kailash serait donc le centre du monde, n'en déplaise à Salvador Dali et au chef de gare de Perpignan.

Et c'est là, en direction d'abord, puis autour de cette montagne cosmique dont on dit qu'elle soude les forces du ciel et de la terre, à l'axe sur lequel l'ensemble de la création pivoterait, parmi les pèlerins de quatre grandes religions remontant vers les étymons de leur foi, que moi, mon petit moi, avec mes potes, mes poches et mes carnets, je suis allé faire, non pas ce que le marketing voyageur appelle du trekking, mais plutôt un voyage, étant donné que ce qui suscite mon intérêt, dans la chose, ce n'est pas de tester le mollet, la jeep ou le textile synthétique, ni de réaliser des prouesses et des exploits, mais d'éprouver autre chose. Éprouver aux deux sens du terme : avoir des sensations, des émotions, et consentir à une épreuve. Quant à cette autre chose, cela, à ce que j'en sais, et du moins pour ce qui me concerne, peut se condenser en quatre mots : Divers (qui engage à ce que Victor Segalen appelle le moment exotique), beauté, épreuve, écriture. On verra plus loin par l'exemple ce que ces mots signifient.

J'ai pris des notes en abondance, au cours de ce voyage, puis je suis rentré chez moi, ce qui n'est déjà pas la moindre chose, écrire un récit de voyage. L'écrivain Pierre Mac Orlan résumait cette dualité, faire et raconter le voyage, en établissant que l'aventurier actif (je dirai ici le voyageur actif) recèle un aventurier passif (disons un voyageur passif) qui, au retour, fait le récit du voyage et, par l'écriture, déplie l'aventure, soit-elle tout intérieure. (À noter que je conserve ici le mot aventure.)

Pourquoi raconter le voyage ? J'y vois, en gros, trois raisons, qui chacune serait suffisante en elle-même. D'abord parce que la seule forme de discours efficace sur l'espace, comme le suggère Paul Zumthor dans *La Mesure du monde*, c'est par le récit qu'on peut l'obtenir. Ensuite, parce que raconter et décrire sont des actes d'amour, et qu'au retour, même de ces moyennes altitudes (rien là, en effet, pour exalter un alpiniste), le voyageur a plein d'amour à rendre. Et finalement parce qu'avec les années j'ai renoncé à me passer de cet exercice de désillusion qu'est l'écriture.

Ce voyage au Tibet eut lieu au printemps 2000, comme s'il s'était agi de bienvenir le millénaire et de calmer en soi la névrose de progrès. Mais il est difficile de dire quand il a vraiment débuté ; car le voyageur commence de fouler les marches de l'ailleurs bien avant de connaître sa date de départ et ses numéros de vols. En fait, le voyage commence là où je suis quand je me trouve en état de partance, selon l'expression du poète Alain Borer, quand j'atteins à cette manière d'être qui m'allège et qui fait que je devrai partir vu que je suis en moi-même toujours rêveur et partant. « Certes, écrit Marek Halter, un rêve de beignet, c'est un rêve, pas un beignet. Mais un rêve de voyage, c'est déjà un voyage. » J'ajouterai que la préparation qui prédispose au voyage, c'est aussi déjà le voyage ; et que la contention de l'après-retour, le post-viaticum, devrais-je dire, comme on dit post-coïtum, quand on y pense encore et toujours et qu'on n'en revient pas — aux deux sens du terme —, c'est aussi le voyage.

« Par où donc commencer, par où finir ce récit ? » se demande Ulysse. Eh bien, commencer à compter de ses apprêts et de mon état de partance ; et finir, dans une

tension irrésistible, par trouver les mots pour dire le voyage — c'est-à-dire l'ailleurs et l'être ailleurs. Et cela même si, au bout du compte, ne se trace que le portrait du voyageur tel qu'en lui-même il se bâtit des châteaux avec des allumettes et s'y frotte.

Table des matières

Prologues	13
Premier prologue. L'état de partance	15
Deuxième prologue. Lettre à l'ami lointain	21
Le Bouddha vous regarde (journal du Népal)	25
Free Ti (journal du Tibet)	39
Épilogues	213
Glossaire	235



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2002
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AGMV MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Mendiant de l'infini

En territoire tibétain, sur un plateau de 4500 mètres d'altitude, se dresse le mont Kailash, chaos de caillasse, de sable et de moraine. En faisant le récit de son voyage au Kailash, André Carpentier «déplie l'aventure», fût-elle tout intérieure.

«Et c'est là, en direction d'abord, puis autour de cette montagne cosmique dont on dit qu'elle soude les forces du ciel et de la terre, à l'axe sur lequel l'ensemble de la création pivoterait, parmi les pèlerins de quatre grandes religions remontant vers les étymons de leur foi, que moi, mon petit moi, avec mes potes, mes poches et mes carnets, je suis allé faire, non pas ce que le marketing voyageur appelle du trekking, mais plutôt un voyage, étant donné que ce qui suscite mon intérêt, dans la chose, ce n'est pas de tester le mollet, la jeep ou le textile synthétique, ni de réaliser des prouesses et des exploits, mais d'éprouver autre chose. Éprouver aux deux sens du terme: avoir des sensations, des émotions, et consentir à une épreuve. Quant à cette autre chose, cela, à ce que j'en sais, et du moins pour ce qui me concerne, peut se condenser en quatre mots: Divers (qui engage à ce que Victor Segalen appelle le moment exotique), beauté, épreuve, écriture.»

A.C.

Nouvellier, romancier et journaliste, André Carpentier est professeur au Département d'études littéraires de l'UQAM.